

Jean-Marie Rouart

de l'Académie française

Mes révoltes



folio

COLLECTION FOLIO

Jean-Marie Rouart
de l'Académie française

Mes révoltes

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2022.

Couverture : *Garçon au pyjama bleu*, 1954, collection particulière
© Augustin Rouart. Photo © Francesca Mantovani / Gallimard.

Écrivain, auteur de nombreux romans, Jean-Marie Rouart a reçu de grands prix littéraires comme l'Interallié pour *Les feux du pouvoir*, le Renaudot pour *Avant-Guerre* et le prix Prince Pierre de Monaco pour l'ensemble de son œuvre. Élu à l'Académie française en 1997 au fauteuil de l'historien Georges Duby, il a notamment publié, aux Éditions Gallimard, *Une jeunesse à l'ombre de la lumière*, *Nous ne savons pas aimer*, *Le scandale*, *La guerre amoureuse*, *Ne pars pas avant moi*, *Une jeunesse perdue*, *La vérité sur la comtesse Berdaiev* et *Mes révoltes*. Il est également l'auteur de trois biographies historiques qui ont connu un grand succès : *Morny : Un voluptueux au pouvoir*, *Bernis, le cardinal des plaisirs* et *Napoléon ou La destinée*.

Nous naissons, nous vivons, nous mourons au milieu du merveilleux.

NAPOLÉON

Tout est déterminé par des forces sur lesquelles nous n'exerçons aucun contrôle.

EINSTEIN

Ce que l'homme veut le plus ne dépend pas de lui. Il est voulu, et nul ne sait pour quoi, nul ne sait par qui.

ANDRÉ SUARÈS

J'ai fortement le sentiment d'être sous l'influence de choses et de problèmes qui furent laissés incomplets et sans réponse par mes parents, mes grands-parents et mes ancêtres.

K. G. JUNG

Il y a quelques années, un éditeur publia un de mes livres avec, comme il est d'usage, la liste déjà opulente de mes ouvrages. Par mégarde, on plaça mon discours de réception à l'Académie française dans la catégorie « romans ». Erreur riche de significations et de symboles car, c'est vrai, cette élection m'avait paru particulièrement romanesque. C'est pourquoi j'ai décidé de classer aujourd'hui dans la catégorie des romans ce livre qui peut apparaître comme une suite de souvenirs tirés du roman de ma vie. L'inconscient y joue un grand rôle, aussi je me demande si ce n'est pas sous sa dictée que j'ai tenté d'éclairer les zones obscures d'un parcours qui ne laisse pas de m'étonner.

Première partie

LA DÉCHÉANCE

L'APPRENTISSAGE DE LA DÉSOLATION

C'était un énorme cube de pierres et de moellons, abandonné au milieu de la luzerne et des chardons, autour duquel folâtraient des lapins. Il me fascinait. Que d'émotions sauvages j'éprouvais en le contemplant sous le soleil qui y réfractait sa lumière éblouissante. Il exerçait sur moi une attraction hypnotique. Comme un mystère. Ou la clé indéchiffrable d'une énigme. Des sentiments bouillonnaient en moi dont je ne saisisais pas encore la nature. À quelques pas, inutile et d'une insolente tranquillité dans cette désolation, subsistait la pimpante margelle d'un puits en état de marche, avec sa poulie, sa corde attachée à un seau en fer, donnant l'impression étrange que le propriétaire venait tout juste de s'absenter. Un buisson de lauriers accroissait, je ne sais pourquoi, cette impression. Un peu en retrait, à moitié dissimulés sous les herbes folles, apparaissaient les vestiges d'un sol en ciment sur lequel je pouvais distinguer la géographie des pièces, la trace des murs arasés et même l'emplacement du foyer

de la cheminée dont ne restait que la pierre noircie de l'âtre. Un talus couvert par des buissons de cupressus protégeait de l'aigre norois, le vent du nord qui, à la mauvaise saison, gelait les os. Blotti dans cette haie, lançant l'éclair jaune vif de ses fleurs, un genêt d'Espagne diffusait des senteurs sucrées.

À main droite, le terrain s'élevait en pente douce vers la dune couverte d'oyats, dissimulant l'océan dont le fracas des vagues ne parvenait qu'à marée haute. Là, une vigne avait existé : maintenant moribonde, desséchée par les embruns, elle offrait une mine pitoyable, à l'image de la piquette que ses maigres raisins avaient dû produire. Protégée du vent par un gigantesque figuier qui avait démesurément prospéré, engendrant une minuscule forêt impénétrable et odorante : son parfum, si caractéristique, me restitue intact, avec une étonnante fraîcheur, lorsque par hasard je le retrouve, le souvenir de ces instants. Profitant de sa protection, un mûrier, étonnamment prodigue lui aussi, offrait de délicieux fruits dont le jus me donnait des mains d'assassin.

Le spectacle de ce tas de pierres me submergeait de pensées confuses. Quelque chose avait existé ici qui n'existerait plus. Mon imagination se blessait à reconstruire ces ruines. Bizarrement elles revivaient, s'animaient, retrouvaient la vie dont elles portaient l'irrémissible deuil. Ce qui surgissait, c'était cette image qui naît dans le moindre dessin d'un enfant, où il exprime avec

naïveté son idée de la vie, de la sécurité, du bonheur : une maison. Et, en lieu et place de cette maison, ne restait que ce tas de pierres qui la suggérait de manière plus forte, plus pathétique, plus tragique. Oui, plus vivante qu'elle ne l'avait jamais été du temps où ses puissants murs se dressaient, soutenant un toit de tuiles, abritant une famille, des repas, des odeurs de cuisine et le parfum des gâteaux sortant du four. Je la recréais et je l'embellissais d'une féerie particulière à laquelle aucune maison réelle ne pouvait faire concurrence. Mais soudain le tas de pierres m'imposait sa loi, congédiant mes rêves. Et la margelle de ce puits, si intacte, préservée, provocante, je ne sais pourquoi, me transperçait le cœur.

C'était la maison de mes rêves, rustique, champêtre, sans prétention, sans histoire et sans légende, dont il ne restait rien. Je ne pouvais que recomposer en creux la vie simple que mes parents y avaient menée pendant dix ans ; une vie frugale dans cette ancienne bourrine construite de bric et de broc avec des matériaux rejetés par la mer ; la charpente et les solives provenaient d'une épave que les vagues avaient déposée sur la plage après un de ces nombreux naufrages qui ponctuaient la mémoire de l'île. S'éclairant à la bougie ou à l'aide de lampes à pétrole, cuisinant sur une cuisinière à charbon appelée à de multiples fonctions, ils ne souffraient nullement de cette apparence de dénuelement, largement compensée par les vraies

richesses qu'apportent la beauté d'un paysage, le silence animé de la nature et une solitude choisie. Et ce charme de la vie en autarcie, j'en ai hérité la marotte. Je n'ai cessé de caresser cet impossible rêve. Qui n'a jamais songé à cette douce utopie d'adapter ses besoins aux produits de la nature ? Non seulement pour communier plus étroitement avec elle, mais pour se laver de l'artifice des villes qui ne cessent d'accroître nos besoins tout en nous laissant toujours frustrés. Qui un jour ou l'autre n'a pas été tenté d'atteindre l'idéal polynésien où la nature fournit l'essentiel et rend accessoire le superflu ?

L'existence de mes parents était bercée par deux infinis. L'océan dont les vagues venaient mourir à deux cents mètres et dont le souffle puissant et les mugissements animaient le silence. Et surtout l'art, la peinture, qui pour mon père était le but de la vie, la seule passion capable d'éclairer d'une lueur de joie sa personnalité douloureuse, tout en nerfs, en chagrins, en insatisfaction. Là, sur cette île, il avait enfin trouvé le ciel et la lumière qui l'enchantaient chez les maîtres hollandais, qui étaient ses dieux. Cette lumière, il l'avait cherchée longtemps le long des côtes bretonnes. Plus tard je le verrais souvent partir sur son vélo harnaché des divers ustensiles nécessaires à son art, transportant un chevalet portatif, un pliant, pour aller s'installer au cœur des quadrilatères multicolores des marais salants. Seul au milieu des tas de sel étincelants, insensible au cri des mouettes

et aux libellules qui voltigeaient autour de lui, il tentait d'exprimer sur sa toile la beauté du ciel, sa lumière radiante à travers la noria des nuages, de rendre surtout son paysage intérieur, son âme, à travers le spectacle changeant que lui offrait la nature. Loin de céder au folklore des rapins, sa tenue n'était nullement négligée ; il portait une veste, une cravate. On aurait pu croire qu'il allait au bureau, mais son bureau, où il installait son chevalet, c'était le ciel.

Notre terrain dont les dunes bordaient la mer était assez vaste puisqu'il occupait plus d'un hectare – je dis cela avec d'autant moins de sottise forfanterie de possédant que, à l'instar de la funeste propriété de la mère de Marguerite Duras engloutie par l'océan Pacifique, il devait avec la guigne qui s'acharnait sur mes parents finir morcelé, nous réduisant à une portion congrue, comme une tribu indienne se retrouvant étrangère sur son propre territoire. Mais à l'époque, avant l'instauration diabolique du fil de fer barbelé et de la spéculation foncière, cette lande me paraissait immense. Elle était employée par les autochtones de manière ancestrale et très peu romantique à faire sécher les bouzats, des galettes composées de bouse de vache détrempée dans l'eau d'une mare voisine et mêlée à de la paille. Récoltés ensuite, puis empilés à la belle saison, ils constituaient une réserve de combustible pour l'hiver. Car le bois était rare dans l'île. Entre ces bouzats séchant au soleil et les terriers de lapin poussaient des

asperges sauvages, des berguignottes, qui servaient dans la confection des omelettes ou d'une soupe locale au goût aigrelet.

Par quel hasard mes parents étaient-ils parvenus sur cette île où ils n'avaient aucune attache ? Ce n'est que bien plus tard qu'ils apprirent que Renoir, avec lequel ma famille avait noué tant de liens, et aussi Monet y avaient séjourné, Renoir y peignant même un paysage au Bois de la Chaise. Ils avaient découvert que la bourrine et sa lande allaient être vendues aux enchères devant notaire à la bougie. C'est ainsi qu'ils en étaient devenus propriétaires. « Ô mondaine inconstance ! / Ce qui est ferme est par le temps détruit, / Et ce qui fuit au temps fait résistance. » Je n'avais pas lu Du Bellay mais je devais vérifier de manière cruelle cette réflexion sur l'impermanence des choses. Et mes parents plus que moi, qui ne profitèrent de ce petit paradis qu'une dizaine d'années avant qu'il ne parte en fumée. Bizarrement ils l'acceptèrent, avec ce fatalisme, cette résignation des doux devant les mystérieux décrets du destin qui s'acharne sur eux ; résignation qui dès mon plus jeune âge m'exaspérait, m'indignait jusqu'à la rage. Je me jurais de ne jamais suivre leur exemple. De ne pas laisser l'adversité me vaincre. Peut-être y parviendrait-elle, l'ornière familiale ne me laissait guère de chances de me singulariser, mais je vendrais chèrement ma peau.

Car quand on parle de paradis, tout de suite surgit l'enfer. Cet enfer je pouvais l'observer en

haut de la dune, sous la forme menaçante d'un blockhaus, dont la tourelle hexagonale, même dépouillée de son canon de 75, conservait un air patibulaire. Envahi par les ronces, jonché de papiers gras et d'excréments, ses souterrains en béton dégageant une forte odeur d'urine, il avait perdu de sa superbe. Il m'impressionnait tant il paraissait indestructible. Plus tard, ô mondaine inconstance, j'allais assister à l'agonie du monstre qu'aucune puissance ne semblait capable de vaincre. Sournoisement, le temps et la mer accomplirent leur travail de sape. D'abord, la tourelle, semblable à la tour de Pise, montra des signes de faiblesse. Puis ce fut tout l'édifice, dont chaque grande marée rongait l'assise, qui bascula dans la mer. Pathétique spectacle qui ne me procura aucune joie. J'avais fini par m'habituer à lui, il faisait partie du paysage. Lui aussi avait été la victime du temps. Pourtant j'aurais pu leur en vouloir, à lui et la soldatesque allemande, d'avoir sacrifié à coups de dynamite une maison paisible dont elle craignait, dans sa paranoïa militaire, qu'elle servît de base de repli à d'hypothétiques partisans.

Serrant les poings du désir de dominer ma vie, je fis le serment de ne pas me laisser imposer la loi de la réalité qui toujours du côté des puissants écrase les faibles, détruit non leur vie mais tout ce qui la rend douce, humaine. Je me promis de ne plus subir la dictature du malheur.

Là, dans mon impuissance face à cette ruine, est peut-être l'explication de ce que je suis.

L'origine de ma mélancolie dans cette promesse de bonheur à jamais détruite. Et détruite pour rien. Par ce hasard imbécile de la guerre qui ne choisit pas ses cibles lorsqu'il s'agit des civils, cette quantité négligeable qu'on sacrifie sans scrupule. Là, aussi, ce sentiment qui m'étreignit dès mon plus jeune âge, à peine cinq ans, que cette adversité si amère, loin de me nuire, m'obligerait, à la manière des plantes dans une terre aride, à plonger mes racines plus profondément pour survivre.

Devant ce tas de pierres, c'est vrai, j'éprouvai ma première révolte. Et l'impatience de lui donner un jour une issue. Pourquoi mon père ne s'était-il pas attelé à la tâche de relever cette maison ? Pourquoi avait-il baissé les bras face à l'adversité, acceptant avec fatalisme son verdict ? Sans doute jugeait-il dans sa sagesse d'artiste qu'il valait mieux faire son deuil de ce bien matériel, que sa vraie vie était ailleurs. Cette maison, il me semble que c'est elle que je n'ai jamais cessé de reconstruire.

UNE ENFANCE EN RÊVEUSE BOURGEOISIE

Mes parents ne roulaient pas sur l'or. C'est peu de le dire. Ils avaient beau être nimbés de la légende de prestigieux aïeux et de non moins célèbres apparentements, leur chiche train de vie ne faisait qu'accroître le contraste avec leur riche pedigree. À leur manière roturière, ils pouvaient faire penser à ces châtelains décaqués, confinés dans leur demeure chargée d'histoire, qui affrontent avec dignité le dénuement, se contentant de mobiliser des bassines et des casseroles pour limiter les ravages de l'eau qui ruisselle de leurs plafonds à caissons. Riches seulement de leurs souvenirs, de leurs nostalgies et d'un arbre généalogique hautement ramuré. Se dire qu'on a eu un ancêtre fameux au temps des croisades, ou qu'on est parent de Berthe Morisot et de Paul Valéry, est certes une satisfaction, mais cela n'aide pas beaucoup à mettre du beurre dans les épinards. Et toutes les anecdotes dont on me berçait sur les anciennes prospérités familiales ne parvenaient pas à me dissimuler

une triste réalité. Elles ne me faisaient que mieux mesurer l'abîme qui m'en séparait. Toutes ces ruines accumulées au fil du siècle me donnaient le sentiment que nous étions en proie à une forme de damnation sociale. Certaines familles bourgeoises toujours ascendantes s'arrangent pour que chaque génération les hisse un peu plus haut sur l'échelle de la richesse et de la considération, enfantant presque machinalement polytechniciens ou énarques qui se mueront à leur tour en P.-D.G. florissants et en capitaines d'industrie conquérants ; d'autres familles au contraire, comme atteintes d'une forme de consommation sociale, s'acharnent à redescendre les degrés de cette échelle si difficile à gravir, comme ivres de leur inexorable chute. Inutile de dire que je pressentis vite que c'était dans cette funeste catégorie que le sort m'avait jeté. Quel espoir impudent aurait pu me convaincre qu'un jour je pourrais remonter cette pente ?

Telles étaient les pensées moroses que je nourrissais dans le sinistre appartement de mes parents ; des pensées aussi sombres que l'était cette brève enfilade de pièces mal éclairées par une clarté blafarde provenant d'une cour sans joie, exiguë comme un puits, du fond de laquelle remontaient les exhalaisons méphitiques de l'arrière-cuisine d'un restaurant chinois. Ainsi que les cris aigres et stridents de disputes entre bruyants mitrons. Cet appartement avait le tort inexpiable pour mon précoce snobisme d'être

parfaitement petit-bourgeois. Ah ! comme j'eusse préféré une misère romantique, une bohème nécessiteuse dans un atelier glacé mais poétique où la fièvre créatrice fait oublier la vache enragée.

Sur les murs, ne parvenant pas à trouer la pénombre de leur lumière impressionniste, des tableaux de mes arrière-grands-pères, grands-tantes, oncles, tous adonnés au vice familial. Seule leur moindre valeur marchande leur avait épargné la vente aux enchères, issue fatale des trésors familiaux. Échappés du désastre – pour combien de temps encore ? –, un pastel de Berthe Morisot, un beau dessin de Lagneau, un autre de Millet attendaient sagement leur tour d'être sacrifiés sur l'autel implacable de l'impécuniosité. Enfin quelques meubles à sphinges de l'ancêtre Jacob et de ses fils Jacob-Desmalter semblaient eux aussi avoir un avenir en suspens.

Un coin de l'appartement était sacré. C'était celui où officiait mon père. Des oranges, des pommes, un couteau reposaient sur un tissu brodé, attendant d'être transfigurés. Interdiction était faite d'y toucher, une interdiction non écrite, non formulée, mais comme inscrite dans une loi suprême. Ces fruits étaient bien sûr réservés pour être immolés à l'art. Parfois c'est moi qui prenais la place de ces fruits. Assis sur une chaise, je devais me plier à mon rôle d'enfant modèle. Je ne sais si c'est l'effet d'un cabotinage en herbe ou l'acceptation passive de mon sort, j'acceptais sans broncher ces longues

séances de pose. Je m'adonnais alors à ce qui a été la principale occupation de ma vie : rêver. Me perdre dans des songes infinis dont je sortais titubant, un peu ivre, comme si j'avais goûté à des paradis artificiels, devint chez moi une seconde nature. Cette autre vie chimérique, sans freins ni barrières, qu'on déroule au gré de sa fantaisie, me plaisait autant que je détestais celle, réelle, prosaïque, dans laquelle j'étais condamné à vivre.

Mon père semblait indifférent à ce cadre mesquin. Il surplombait d'un superbe dédain les vicissitudes de la vie matérielle. Grand, mince, élégant, la lèvre surmontée d'une fine moustache, il donnait l'impression d'être lui aussi perdu dans un rêve intérieur. Avec quelles âmes d'artistes fraternelles dialoguait-il dans les moments où il s'arrachait exténué de son chevalet ? Holbein, Dürer, Degas, Ingres, dont il ne cessait de contempler les œuvres dans les livres d'art qui leur étaient consacrés ? Le monde moderne, l'actualité ne l'atteignaient que très peu. Il les subissait comme il subissait les aléas de son existence qui l'empêchaient de se consacrer à sa passion.

La gêne financière dans laquelle son infirmité dans le maniement des expédients sociaux l'enfermait n'avait pas l'air de l'atteindre. Il en était le spectateur fataliste. C'était d'ailleurs un trait familial : richesse et pauvreté ne paraissaient nullement le résultat d'une volonté mais d'un processus aussi indépendant des actions

humaines que le soleil qui brille ou la pluie qui tombe. Le résultat d'une météorologie, voire d'une loterie, à laquelle il fallait se soumettre sans protester. C'étaient des catégories, mais non pas immuables comme celles des castes dans le système brahmanique, car on pouvait passer de l'une à l'autre au gré des héritages. Ainsi mon père avait-il connu successivement l'une et l'autre sans que cela provoquât en lui le moindre désir de réagir pour changer le cours des choses. Cette acceptation résignée, aussi loin que je me souviens, m'exaspérait. Elle suscitait en moi une fureur rentrée, stimulant dans mon for intérieur les ferments d'une ambition, aussi vague qu'inextinguible puisque littéraire, qui allait susciter la stupéfaction des miens et me faire considérer comme un extraterrestre. Cette résignation m'indignait tant que je crois même qu'elle m'empêcha longtemps de juger justement la valeur de mon père, aussi bien le grand artiste qu'il était que son honnêteté scrupuleuse, sa probité, son élévation spirituelle et la richesse de ses qualités humaines. Ce n'est qu'adulte que je revins à une vision plus sereine des choses. Quand je fus enfin en mesure de m'extraire de cette orbite de dérégulation.

Autre explication de son fatalisme, il traînait derrière lui une enfance hérissée de déchirements familiaux dans de luxueux appartements, qui l'avaient dégoûté à jamais d'une opulence associée inmanquablement au malheur. Le destin, qui le contraignait à cette chute sociale,

semblait réaliser son vœu secret. C'est pourquoi la gêne financière ne lui pesait nullement. Profondément chrétien, il avait foi en la Providence qui pourvoirait au seul but qui comptait pour lui : accomplir sa destinée de peintre. Mais, comme chez tous les êtres de sa sorte, cette enfance inguérissable faisait resurgir ses carences affectives, exacerbant ses frustrations et aigrissant son humeur. Il traversait des crises de dépression qui réveillaient son caractère taciturne et le livraient sans défense à un mal de vivre auquel il ne trouvait de remède que dans son travail de peintre. Il n'échappait à ces tourments que pour en affronter d'autres liés au doute qui assaille tout artiste, et à ce désespoir qui est le lot des âmes éprises de perfection. Un cercle vicieux qui faisait de lui un père difficile, dépourvu de tous les attributs qu'il est d'usage de réclamer d'un chef de famille : sa fragilité l'empêchait d'être un rempart face aux difficultés et de prendre l'adversité à bras-le-corps. Il restait, en dépit de son âge, un enfant jamais guéri de ses blessures familiales. Et cette carence ne se révélait jamais mieux que lorsque lui venait la lubie d'affirmer son magistère paternel. Alors, manifestant un subit autoritarisme mal placé, d'autant plus péremptoire et intransigeant qu'il contraignait son naturel affable et compréhensif, il montrait à nu sa tragique insuffisance. Cette révélation me déchirait le cœur.

Mon père gardait dans ce cadre petit-bourgeois une grande dignité, aussi bien dans

ses manières policées que dans son apparence. Vêtu impeccablement, avec même une certaine élégance, il portait beau. Bien des années plus tard, une de mes amies, le rencontrant, provoqua ma stupéfaction en me disant qu'elle l'avait pris pour un ambassadeur. J'avais encore du mal à détacher cet infortuné père de mon préjugé sur sa dépréciation sociale. Vers la même époque, j'eus l'occasion de découvrir le secret de son élégance vestimentaire, surprenante étant donné la modicité de ses moyens. Je reçus une lettre d'un homme qui se présentait comme le fils d'un tailleur. Celui-ci me demandait conseil : sa mère devenue veuve désirait refaire la décoration de son appartement et jugeait que les toiles de mon père qu'elle possédait n'étaient plus en harmonie avec les tentures qu'elle se proposait de faire poser. En conséquence, elle me faisait demander un *modus operandi* pour mettre en vente les œuvres, dont elle voulait se séparer. Je lui proposai de m'adresser des photos des toiles en question. Quelle ne fut pas alors ma surprise de voir que le tailleur avait eu la main heureuse, l'œil particulièrement avisé : il avait choisi les toiles les plus remarquables. Un marché fut vite conclu et je me réappropriai ces œuvres, d'autant plus facilement que leur propriétaire était pressée de s'en défaire pour poser ses nouvelles tentures. C'est ainsi que j'appris l'origine de l'élégance de mon père : chacun de ses costumes sur mesure lui venait en échange d'un de ses

tableaux. Mais ma satisfaction de rentrer en leur possession me laissa un goût amer. Ce pathétique troc me révélait ce que je ne connaissais que trop, l'inaptitude de ce père d'une maladive modestie à commercialiser honorablement ses œuvres et à les céder à leur juste valeur. Se vendre était une opération aussi éloignée de sa nature que la prostitution, un accommodement qui semble naturel à d'autres artistes, sans d'ailleurs que cela préjuge en rien de leur génie.

Et quand je m'extrayais de cet appartement, c'était pour retrouver un boulevard Montparnasse bruyant, klaxonnant, exhalant des odeurs de bouche de métro et de gaz d'échappement, qui ne me semblait guère plus attrayant. La ville me paraissait sinistre, hostile. Je ne voyais nul endroit où me réfugier. Alors me revenaient les souvenirs idylliques de mon éden de Noirmoutier. Combien de mois me séparaient des vacances où je pourrais enfin retrouver ses marais salants multicolores, les plages de sable infinies si douces à fouler pour mes pieds nus ?

Seuls quelques lieux me permettaient d'échapper à ce spleen dont je connus précocement les ravages. Je trouvais souvent refuge dans l'appartement de mon grand-père, Louis, avenue Charles-Floquet, en face de celui de Paul Morand, ouvrant sur la tour Eiffel et les arbres du Champ-de-Mars. Mon grand-père régnait dans son vaste salon atelier couvert de toiles de maîtres, la *Dame en rose* et le *Pont de San Bartolomeo* de Corot, des Maurice

Denis, quelques Renoir, son portrait par Degas, des aquarelles de Jongkind et des dessins de Millet, rescapés de la collection d'Henri, son père. Personnage gonflé d'orgueil patricien, chaleureux, sympathique, beau parleur, doué de mille talents qu'il s'efforçait de gâcher. Père de famille nombreuse – il avait eu sept enfants –, aussi peu apte à la paternité qu'à la fidélité, il n'était fait pour le mariage ; critique d'art aussi injuste qu'érudit, il n'avait su domestiquer aucun de ses dons. Un nationalisme outrancier l'avait porté à un antidreyfusisme exacerbé et à l'exécration de Zola.

Querelleur, dans un éternel échange de diatribes avec Daniel Halévy, ou avec Gide qui dans son *Journal* laisse percer l'exaspération que lui inspirait son comportement belliqueux, polémiste qui inondait le journal d'Adrien Mithouard et la revue *Les Marges* d'articles vengeurs, sous son nom ou sous le couvert de pseudonymes, il s'était marié avec Christine Lerolle, l'une des deux *Jeunes Filles au piano* de Renoir. Mariage des plus orageux qui opposait deux caractères tranchés, d'autant plus opposés que les Lerolle, catholiques progressistes, professaient, eux, un dreyfusisme farouche. En outre, catholique intransigeant, il était la proie du démon de la concupiscence contre lequel ses confessions et ses remords ne parvenaient pas à le protéger. Éditeur passionné, créateur des Éditions de l'Art catholique, mais vite desservi par sa nonchalance, et par son obsession compulsive du beau sexe, il incarnait un fastueux ratage, un

gâchis magnifique de privilèges intellectuels et sociaux. Mais c'était mon grand-père, et je l'aimais.

Auprès de lui je respirais cette atmosphère de haute culture, de folie littéraire, de poésie : Baudelaire, Verlaine, P.-J. Toulet étaient ses dieux, Chateaubriand et Renan ses modèles de style, Degas, qui avait été son mentor, restait son idéal artistique. Il avait apporté sa contribution à l'édification artistique de Berthe Morisot en écrivant sur elle une monographie chaleureuse. Ce que je retrouvais auprès de lui, loin de l'asphyxie familiale du boulevard Montparnasse, c'était le grand style, la vie à grandes guides, une prodigalité de grand seigneur toujours prêt à sabler le champagne, et la survivance éclatante d'une prospérité familiale. Je remplissais mes poumons et mes yeux. Dans cet appartement lumineux, parfumé par les effluves de gâteaux sortant du four que lui mitonnait sa gouvernante et de l'eau de Cologne Jean Marie Farina dont le vieux marcheur toujours vert s'enduisait le corps, je m'envolais vers des rêves de grandeur, la fugitive restitution d'un bonheur perdu. Mais quand la porte se refermait, elle me rendait à un constat cruel. Je mesurais tristement, dans toute son étendue, la rapide déchéance familiale.

Tout aussi dépaysante et finalement déprimante était, chaque semaine, mon incursion chez d'autres heureux du monde : mes cousins. Descendant de Berthe Morisot et du frère de

Jean-Marie Rouart

Mes révoltes

«Au fond, c'est tout ce que je demandais. Sortir du lot de ceux qui se rangent dans des professions honorables, mais ne seront jamais habités par le feu sacré de l'art. Je voulais être écrivain. Et rien n'était plus hasardeux qu'une telle ambition.»

Pourquoi «mes révoltes»? Pourquoi, sous l'apparence d'un enfant gâté – du succès, une famille célèbre, l'Académie –, Jean-Marie Rouart a-t-il éprouvé le besoin de remettre si souvent en cause cette reconnaissance sociale, jusqu'à s'exposer au tumulte des contestations et des condamnations judiciaires?

«Les souvenirs de Jean-Marie Rouart se lisent comme un grand roman d'aventures. Et sa voix émouvante, drôle et sincère nous touche infiniment.»

Anne Michelet, *Version Femina*



Mes révoltes

Jean-Marie Rouart

Cette édition électronique du livre

Mes révoltes

de Jean-Marie Rouart

a été réalisée le 1^{er} novembre 2023 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073045539 – Numéro d'édition : 618329).

Code produit : Q01872 – ISBN : 9782073045560.

Numéro d'édition : 618332.